

*Les acquisitions du Musée des Beaux-Arts  
de Dijon en 2001*



Emmanuel Fremiet (Paris, 1824 - Paris, 1910)

*Buste de Marie Fremiet (1856-1926),  
vers 1870-1880*

Signé et dédicacé sur le côté : *A ma fille Marie/E. Fremiet*

Plâtre

H. : 0,64 ; L. : 0,39 ; Pr. : 0,24 m

Don de la Société des Amis des Musées de Dijon avec la participation de la Direction régionale des Affaires culturelles et du Conseil Régional de Bourgogne (F.R.A.M.), 2001 Inv. 2001-1-1

Plutôt connu pour ses sujets animaliers ou historiques que comme portraitiste, Fremiet a ici réalisé un portrait sensible de sa fille aînée Marie, née en 1856. Marie Fremiet épousa Gabriel Fauré en 1883 et c'est son fils Emmanuel Fauré-Fremiet qui fut l'organisateur du don du fonds Fremiet au Musée des Beaux-Arts de Dijon. La jeune fille, la tête

penchée vers la droite et le regard comme perdu dans une rêverie intérieure, porte une robe à décolleté carré et un bonnet à bord brodé, qui évoquent tous deux la mode de la Renaissance. Le buste de Marie Fremiet rejoint au Musée des Beaux-Arts 136 sculptures et une trentaine de dessins d'Emmanuel Fremiet.



Henri Gervex  
(Paris, 1852 - Paris, 1929)

*Communiante de face, la tête baissée,  
vers 1877*

Au verso : *Communiante de profil, la tête baissée*  
Signature en bas, à droite : H. Gervex ; verso : en bas, à gauche : H. Gervex Mise au carreau avec numérotation  
Fusain et légers rehauts de blanc sur papier chamois  
H. : 0,353; L. : 0,21 m



*Communiante agenouillée, vue de dos, vers 1877*

Initiales en bas, à gauche : H.G  
Fusain et légers rehauts de blanc sur papier chamois  
H. : 0,205; L. : 0,154 m  
Don de la Société des Amis des Musées de Dijon avec la participation de la Direction régionale des Affaires culturelles et du Conseil Régional de Bourgogne (F.R.A.M.), 2001  
Inv. 2001-2-1 et 2001-2-2

Il s'agit d'études de détail pour le tableau conservé au Musée des Beaux-Arts de Dijon, *La Communion à l'église de la Trinité*, exécuté en 1877 et exposé au Salon de la même année. Ce tableau a été déposé par l'Etat au musée en 1885.

France XIX<sup>e</sup> siècle Epoque Restauration

### *Armoire*

Acajou, bronze doré  
H. : 2,12 ; L. 1,25 ; Pr. : 0,53 m  
Legs du Docteur Marcel Blanche sous réserve d'usufruit à Mme Alberte Blanche, son épouse, 1974, entré au musée en 2001  
Inv. 2001-3-1



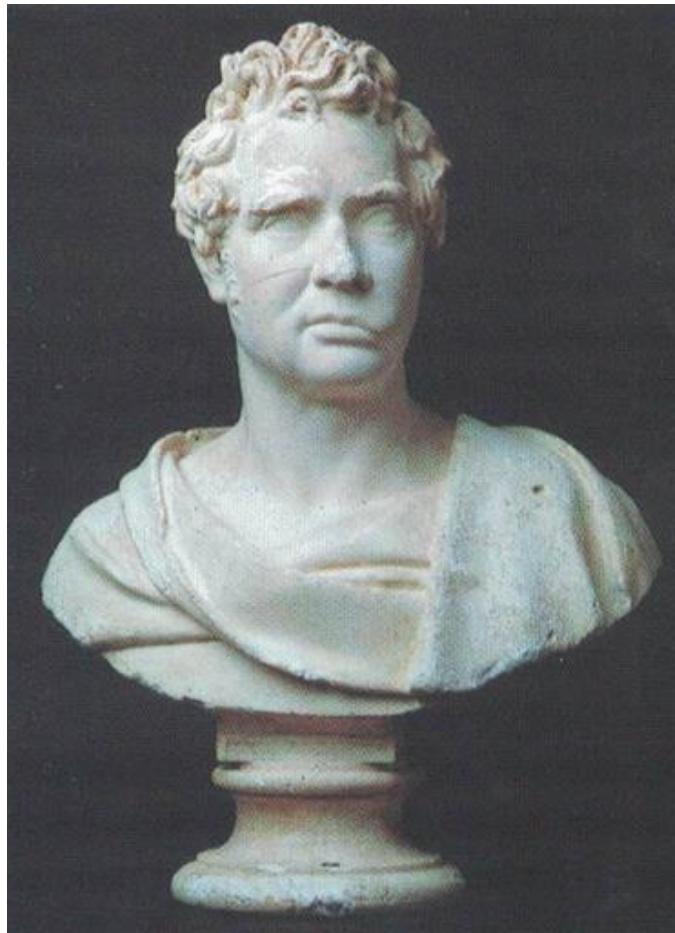
Epoque Restauration

### *Paire de candélabres*

Bronze doré  
H. : 0,57 ; L. : 0,27 m (chacun)  
Don de M. et Mme Déclie de La Valade de Truffin, 2001  
Inv. 2001-4-1 et 2001-4-2

Le Docteur Blanche, fidèle au souvenir napoléonien, avait rassemblé une collection de mobilier Empire et Restauration, qu'il a léguée au musée en 1974. Une partie des meubles est entrée au musée en 1977, une autre en 1993, sa veuve renonçant à

l'usufruit dont elle bénéficiait. Cet ensemble est exposé depuis 1993 au premier étage du musée (salle 1.24). Seule une armoire avait été conservée par Mme Blanche jusqu'à son décès en 2001. M. et Mme Déclie de La Valade de Truffin ont offert une paire de candélabres en souvenir de Mme Blanche, leur cousine, pour compléter l'ameublement de la salle du Docteur Blanche.



François Rude  
(Dijon, 1784 - Paris, 1855)

#### *Buste du peintre Jacques- Louis David*

Réplique d'atelier, vers 1826 ?

Plâtre

H. : 0,64 ; L. : 0,42 ; Pr. : 0,30 m Achat avec la participation de la Direction régionale des Affaires culturelles et du Conseil Régional de Bourgogne (F.R.A.M.), 2001

Inv. 2001-5-1

Réfugié à Bruxelles au début de l'année 1816, Jacques-Louis David fut très vite entouré par de nombreux élèves, dont le sculpteur François Rude, et le peintre François Navez, qui fut le premier propriétaire de ce portrait. Ce buste, qui ne cache rien de la difformité qui gonflait la joue gauche du peintre, pourrait bien être posthume. Il en existe plusieurs variantes : un autre plâtre, aujourd'hui conservé dans une collection particulière belge, et datée précisément de 1826 ; un buste en bronze, où les épaules du modèle sont drapées, réalisé en mai 1826, à la demande de la famille de David, qui a été acquis en 1971 par le Musée des Beaux-Arts de Dijon ; une troisième version en marbre, conforme au bronze, exposée au Salon de 1831 et léguée au Louvre en 1881 par les héritiers de Rude ; enfin un second marbre, de plus grande taille, commandé pour les galeries de peintures du Louvre en 1833, l'année même de la commande du relief de l'Arc de Triomphe qui devait assurer à Rude la célébrité. L'acquisition de ce plâtre - moulage d'atelier comme en témoignent les coutures laissées par le moule - offre un grand intérêt pour Dijon, où elle vient enrichir le fonds exceptionnel consacré par le Musée des Beaux-Arts au célèbre sculpteur bourguignon. Au-delà de son importance historique, ce plâtre constitue aussi un témoignage émouvant des liens qui unirent le statuaire dijonnais au grand maître du néoclassicisme dans ses années d'exil qui furent aussi les dernières années de sa vie.



Attribué à Abraham de Verwer (Vers 1585 - Amsterdam, 1651)

### *Vue d'Auxonne, milieu du XVII siècle*

Inscription en haut au milieu : *Auxonne*

Plume et encre brune sur esquisse au crayon, lavis gris et bleu

H. : 0,095; L. : 0,30 m

Achat avec la participation de la Direction régionale des Affaires culturelles et du Conseil Régional de Bourgogne (F.R.A.M.), 2001

Inv. 2001-6-1

Ce dessin faisait partie d'un album de vues de villes démembré après son passage en vente en 1961. L'album comportait, entre autres, 64 vues de villes de France, Allemagne et Pays-Bas dont deux étaient datées de 1648 et 1651. L'ensemble est attribué, sans certitude, à l'artiste hollandais Abraham de Verwer, peintre de marines et de paysages.

La ville d'Auxonne, située sur la rive gauche de la Saône, est représentée vue de l'autre rive, dans ses remparts de la ville-frontière qu'elle était alors. On reconnaît parfaitement, de gauche à droite, la masse de l'Arsenal, la silhouette de la principale église de la ville, la collégiale Notre-Dame, et le château édifié par Louis XI en 1479, lors de l'annexion de la Bourgogne.



Atelier de Jean de Marville ou de Claus Sluter, entre 1380 et 1404

### *Fragment du tombeau de Philippe le Hardi : pendentif d'un dais.*

Inscription au revers : *tombeau de Philippe le Hardi* (probablement de la main de Louis-Bénigne Baudot)

Marbre, traces de dorure

H. 0,05 ; D. 0,06,5 m

Achat avec la participation de la Direction régionale des Affaires culturelles et du Conseil Régional de Bourgogne (F.R.A.M.), 2001

Inv. 2001-7-1



Atelier de Jean La Huerta ou d'Antoine Le Moiturier, entre 1443 et 1470

*Fragment du tombeau de Jean sans Peur :  
pendentif d'un dais*

Albâtre

L. : 0,05 m

Achat avec la participation de la Direction régionale des Affaires culturelles et du Conseil Régional de Bourgogne (F.R.A.M.), 2001

Inv. 2001-7-2

Les tombeaux de Philippe le Hardi (réalisé de 1381 à 1410) et Jean sans Peur (de 1443 à 1470) qui se trouvaient dans le chœur de l'église de la Chartreuse de Champmol jusqu'à la Révolution, ont été réservés comme monuments des arts lors de la suppression de la Chartreuse et de sa vente comme

bien national. De mai à juillet 1792, ils furent soigneusement démontés, puis remontés dans l'ancienne abbatiale Saint-Bénigne, devenue cathédrale ; mais, afin d'obéir à l'ordre de destruction des insignes de la féodalité pour le 10 août 1793, les tombeaux furent à nouveau démontés, et les gisants des ducs furent détruits. Les autres sculptures, les arcatures et les pleurants devaient être conservés, mais, dans la confusion qui régna, quelques pleurants et fragments d'architecture disparurent. On peut en suivre la trace dans les notes de Louis-Bénigne Baudot, qui mentionne les éléments qu'il possède lui-même et qu'il a repérés chez d'autres amateurs. Si certains de ces éléments furent rachetés lors de la restauration des tombeaux par l'architecte Claude Saint-Père entre 1819 et 1825, ou si certains pleurants ont retrouvé leur place au milieu du XXe siècle, d'autres ont continué à circuler. Certains se sont retrouvés dans des musées au Musée du Louvre, au Musée national du Moyen Age, à Anvers, Boston et New York. Mais pour d'autres, l'attention portée à ces fragments a permis de les reconnaître parmi des éléments jusque-là anonymes : c'est le cas d'une colonnette et d'un dais qui ont été déposés à Dijon par le Musée des Arts décoratifs. C'est ainsi que le musée a pu acheter un dais du tombeau de Philippe le Hardi en 1991 et que ces deux nouveaux fragments ont réapparu dernièrement en vente publique à Paris.